

Mais déposer ses épaulettes, briser son épée pour s'attacher à la suite d'une femme qui ne pouvait être pour lui qu'une amie, n'était-ce pas une pure folie, une pure honte ? Et si elle le lui demandait, cependant, n'était-il pas trop engagé avec elle pour lui rien refuser ? Et puis, et surtout, hélas ! il l'adorait !

Il sortait un soir du château à la nuit close et retournait à pied chez sa mère. Chemin faisant, et loin de l'enchanteresse, il était retombé comme toujours dans ses cruelles incertitudes, dans ses scrupules, dans ses angoisses. Comme il passait sur les bords de la petite rivière qui arrosait le jardin du curé, il vit qu'une des fenêtres du presbytère était encore éclairée, c'était celle du cabinet où travaillait le vieux prêtre. Cette lumière entrevue à travers les arbres, dans cette tranquille demeure, lui donna le sentiment d'une paix qui lui parut divine. Il porta envie au vieillard qui achevait doucement ses jours dans cette retraite. Il s'arrêta, puis tout à coup, faisant un détour, il alla sonner à la porte du presbytère.

L'abbé Desmortreux, armé d'une loupe, était en train d'examiner des médailles quand on lui annonça le jeune commandant d'artillerie. Il se leva aussitôt et le reçut avec sa cordiale bienveillance, mais non sans une nuance d'embarras inquiet.

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, dit Maurice, de vous déranger à pareille heure : mais vraiment je suis si tourmenté, si malheureux que j'ai voulu prendre encore une fois vos bons avis.

Le vieillard s'inclina légèrement.

—Ma mère, reprit Maurice, vous aura certainement mis au courant de ce qui s'est passé, de ce qui se passe entre madame de La Pave et moi.

L'abbé inclina de nouveau sa tête blanche.

—Je pourrais sans doute prendre les avis de ma mère, dont je connais toute la sagesse... mais, dans le cas présent, je crains qu'elle n'ait pas toute l'impartialité nécessaire. Je viens donc à vous, monsieur le curé, dans une circonstance critique de ma vie, je viens à vous comme à un honnête homme, et permettez-moi de dire comme à un ami... je viens aussi à vous comme à un prêtre familier avec les pensées hautes et saintes, et je vous demande conseil : car toute ma vie morale est en détresse.

—Voyons, mon enfant.

—Vous avez su par moi-même, monsieur le curé, que j'avais été chargé de transmettre à madame de La Pave les dernières volontés de son mari, et vous vous rappelez quelles étaient ces volontés. Il lui enjoignait avec une solennité tragique de ne jamais se remarier. Aujourd'hui, vous connaissez l'état de mes relations avec madame de La Pave... vous savez quelle est notre situation mutuelle, combien elle est délicate, équivoque, impossible !... Eh bien ! au nom du ciel, que puis-je faire, que dois-je faire pour rester un honnête homme !

—Mon enfant, dit le vieux prêtre, je sais tout cela en effet, et tout cela me tourmente beaucoup... car, véritablement, la question que vous me soumettez est, en quelque façon, insoluble... Je ne vous accuse ni l'un ni l'autre, car vous n'avez rien prémédité... des circonstances inévitables vous ont rapprochés et vous ont mis dans des rapports d'intimité confidentielle. Vous vous êtes aimés... c'est un malheur, un grand malheur !... mais, enfin, telle est la situation... on ne peut la changer, et il s'agit uniquement de chercher la meilleure voie pour en sortir. Au premier abord, votre devoir paraît

clairement tracé : rassembler tout votre courage, étouffer vos sentiments personnels, braver les reproches, les larmes, le ridicule même... et vous en aller pour ne jamais revenir. Mais autant que je puis connaître madame de La Pave, si vous faites cela, c'est une femme perdue ! Pour se venger de vous, de moi, de nous tous, du bon Dieu même, elle se jettera dans le désordre... elle deviendra une désespérée, une affolée... vous en aurez fait une courtisane.

L'abbé Desmortreux s'interrompit un moment, puis voyant que Maurice baissait la tête sans répondre, il reprit :

—Maintenant, monsieur, laissez-moi oublier une minute que je suis prêtre et vous parler nettement dans la langue mondaine : si vous ne partez pas, si vous continuez avec madame de La Pave ces relations de prétendue amitié, dans un mois ou dans six mois, cette amie, la veuve de votre ami, sera perdue. Vous n'en doutez pas plus que moi. Eh bien ! il vaut mieux qu'elle soit votre femme !

Maurice poussa un cri.

—Oh ! je sais ! reprit vivement le vieillard, je sais... je ne me dissimule pas l'objection : elle est terrible !—Epouser cette jeune femme quand vous avez le souvenir tout chargé du dernier message de son mari, quand ce message vous a été confié à vous-même, cela est très dur et très douloureux !... Mais encore une fois, à l'heure qu'il est, c'est le seul moyen que vous ayez d'empêcher que la veuve de M. de La Pave ne soit un jour ou l'autre une femme déshonorée !

—Mais, grand Dieu ! s'écria Maurice, pour empêcher qu'elle ne soit une femme déshonorée, faut-il donc que je me déshonore, moi ?

—Mon enfant, il est possible que je m'abuse, mais il me semble que si j'avais été de ce monde et que pareille alternative m'eût été posée, j'aurais plutôt hasardé quelque chose de mon honneur que de mettre en péril celui de la femme que j'aurais aimée.

Maurice soupira longuement ; puis, se levant :

—Pardonnez-moi, monsieur le curé, j'abuse vraiment... je vous remercie et je me retire.

Et, près de la porte, tenant la main du vieillard :

—C'est donc véritablement comme vous me l'avez prédit : ennemi ou complice !... et me voilà complice.

Dans le cours de sa nuit sans sommeil, le commandant de Frémuse arrêta sa résolution :—Il aurait une explication avec madame de La Pave : il mettrait fin d'une façon ou de l'autre à la situation actuelle. Il avait été excusable de la prolonger tant qu'il avait pu garder quelques illusions sur la nature de ses propres sentiments et sur le caractère de cette liaison : mais maintenant, et surtout après son entretien avec le curé, ses yeux étaient grands ouverts. S'il acceptait plus longtemps cette vie, ce serait la vie d'un hypocrite et d'un lâche.—Tout valait mieux que cela.

La journée du lendemain fut une belle journée d'été, qui dans l'après-midi devint lourde et accablante. Quand Maurice se dirigea vers le château, un soleil d'or inondait encore la campagne, mais une bande d'un bleu sombre s'était déjà formée à l'horizon occidental, et elle envahissait rapidement l'étendue du ciel. Déjà se faisaient dans les champs et dans les sentiers ce silence de toutes choses et cette paix inquiète qui précèdent les orages.

On dit à Maurice que madame de La Pave était au jardin et probablement dans l'allée des charmillles. Ce fut là, en effet, qu'il la trouva, assise sur un banc de